

**Édition d'une bible pour nains de jardin**  
*DSM-V+, Dévidoir de syndromes magnifiques, Folie/Culture,*  
Québec

Jacqueline Bouchard

Number 99, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45547ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, J. (2008). Édition d'une bible pour nains de jardin / *DSM-V+, Dévidoir de syndromes magnifiques*, Folie/Culture, Québec. *Inter*, (99), 82–85.

# Édition d'une bible pour nains de jardin

■ JACQUELINE BOUCHARD

DSM-V+  
Dévidoir de  
Syndromes  
Magnifiques

Avec son catalogue DSM-V+, *dévidoir de syndromes magnifiques*, Folie/Culture vient d'éditer une bible pour nains de jardin. Pourquoi une bible ? Pourquoi des nains ? On en trouvera le sens au fil du texte. Disons tout de suite que c'est une publication bien faite, tant du point de vue de l'édition que de celui du contenu. Menue mais robuste, et lourde de réflexions. J'ai l'impression que l'événement dont on retrace ici la tenue fut l'un de ceux où s'est particulièrement manifesté le mandat de Folie/Culture, ce lieu où l'artiste côtoie le monde de la folie. Un fou, l'artiste ? Pas tout à fait oui, pas tout à fait non. Les deux sont des nains de jardin, lesquels furent à l'honneur lors du *Putain de bal masqué pervers* en clôture de programme : on les veut maintenant politiquement corrects, ces nains, mais ils attirent toujours l'attention. Au bal, au jardin ou dans la rue, ils surgissent inopinément en crevant l'espace de leurs couleurs criardes. L'air de rien, ils ne manquent pas de défier nos préjugés et nos certitudes.

Je ne fais pas ici une revue exhaustive des 120 pages du livre et des nombreux chapitres qu'il contient. Tous méritent d'être lus avec profit, quoique un ou deux, peut-être, me semblent moins exploiter la richesse du sujet traité ou coller à la thématique. Le souci de rendre justice à chacun des textes m'empêche de seulement les effleurer. Vu leur nombre, j'ai fait un choix.

Il faudra donc y aller voir vous-même pour les articles sur les très spéciales œuvres *techno-psy* de Nicolas Reeves (par Guy Sioui Durand, « You Cube ») et de Diane Landry (Viviane Paradis, « Le bouclier magique de Diane Landry ») exposées au Musée de la civilisation ; sur les films dérangeants programmés par Antitube (Hélène Matte, « Les fauves du réel ») ; sur le stupéfiant laboratoire de création théâtrale (Alain-Martin Richard, « La nuit des calendrystes », « Les labos de la jeune création théâtrale DSM-V+ ») ; sur les expositions présentées à Vu (Lisa Vestal, « Je ne trouve pas ma montre, elle ne s'est pourtant pas envolée ») et Engramme (Geneviève Desmeules, « Code blanc »).

Les chapitres recensés ci-après rendent compte de l'esprit de la publication, de l'essentiel de l'événement et de l'approche de Folie/Culture qui concerne aussi bien des problématiques sociales que culturelles, ainsi qu'une participation des publics *non-initiés*. On y entend presque toujours, distinctement ou en arrière-fond, les manœuvres sonores d'un arrimage entre l'art et la folie. Ce thème musical me titille et me turlupine. Il me séduit et m'agace.

Peut-être parce que, en train de lire le DSM-V+, *dévidoir de syndromes magnifiques* dans une salle d'attente bondée, il y avait non loin de moi un garçon en chemise d'hôpital dans sa chaise roulante. Il ne cessait de hurler : « Je veux partir d'ici. Docteur ! DOCTEUR ! Le docteur m'a oublié ! » On n'entendait pas ce que lui disait sa mère. Elle paraissait épuisée, dépassée. On n'entendait que le silence inconfortable des gens autour. Excepté la voix de ce bambin tirant sur la manche de son père : « Papa, pourquoi il crie, lui ? »

Et le lendemain soir, je croise ce grand jeune homme vêtu mi-clown mi-poète XIX<sup>e</sup> siècle, arpentant lentement la rue Saint-Joseph un

livre à la main, récitant à haute voix de la poésie. Était-il indifférent à son public ? Un fou ou un artiste ?

Et encore, ce même soir, ce couple de faux touristes allemands faussement égarés me demandant une impossible information et m'offrant ensuite en pouffant de rire un CD pour me remercier de mes efforts à les renseigner. *Manœuvre rurale* ou pari de fêtards ?

C'est avec ces images en tête, celles des situations mises en œuvre par Folie/Culture et les questionnements soulevés par les unes et les autres, que j'ai parcouru, avec beaucoup d'intérêt, les pages de DSM-V+, *dévidoir de syndromes magnifiques*.

La culture soumise à la folie,  
la folie soumise à la culture

Dans son texte de présentation, Céline Marcotte retrace brièvement l'historique de Folie/Culture et spécifie très bien le mandat de l'organisme et les objectifs de l'événement 2006 DSM-V+, *dévidoir de syndromes magnifiques*, qui reprenait la formule d'une manifestation internationale dont la dernière remontait à 1987. L'« intervention » de l'automne

2006, comme toutes celles de Folie/Culture, voulait « provoquer une réflexion ou un questionnement sur une thématique proposée » en accordant une « importance égale au volet social et aux activités artistiques ».

Sous le thème de la pathologie du vivant, *DSM-V+*, *dévidoir de syndromes magnifiques* poursuivait la mission originelle d'« associer étroitement les problématiques sociales et culturelles non pas pour confondre art et folie<sup>1</sup>, ni dans le simple but d'élargir les publics visés, mais plutôt pour jeter un pont entre des circulations sociales qui se cherchent et désignent collectivement de semblables intolérances, résistances et mises en marge ». On parle cependant, quelques lignes plus loin, d'une « certaine analogie entre l'expression de la folie et le processus de création<sup>2</sup> ». On souhaite enfin faire voir que ce qui concerne la folie n'est pas que « l'affaire des fous et de leur médecin traitant » et que ce qui concerne l'art n'est pas que « celle des artistes et de leur public ».

L'introduction de Céline Marcotte, et c'est très intéressant, fait aussi clignoter certains feux qui balisent une ligne, une frontière fort achalandée à défaut d'être bien tracée : celle où se rencontrent, voire se confondent, ou peut-être se repoussent, l'art et la folie. Un fou peut-il vivre sa folie sans avoir de médecin traitant ? Un artiste peut-il faire de l'art sans son public ? En mettant le pied dans la zone floue et anonyme de l'espace public, j'irais même jusqu'à demander : un fou loin de son médecin traitant a-t-il l'air d'un artiste ? Un artiste sans son public averti a-t-il l'air d'un fou ? Qui ou quoi définit qui ou quoi ?

S'ils ne répondent pas systématiquement à ces questions, les textes de *DSM-V+*, *dévidoir de syndromes magnifiques* rendent compte d'un événement qui n'a cessé à chaque jour de les remettre sur la table, de les expérimenter et même de les provoquer de manière imprévisible.

#### DSM-V+, dévidoir de syndromes magnifiques

Alain-Martin Richard, notamment, saute à pieds joints dans la « zone flottante » au début de son texte. Brièvement, mais cela mérite attention. Il établit une comparaison entre le système médical et le système de l'art, observant que tous deux se dotent de critères objectifs pour valider leurs pratiques et leur existence. La médecine en abusant, bien sûr. Parallèle porteur de réflexions. Et néanmoins précaire, selon moi,

puisque ce ne sont pas les patients qui gèrent le système médical sur lequel ils n'ont aucun contrôle, alors que les artistes eux-mêmes gèrent en grande partie le système de l'art auquel ils choisissent d'adhérer. Je m'interroge aussi quand Alain-Martin Richard attribue communément à l'art et à la folie une manière d'exprimer « de l'incontrôle », de l'inconnu, voire de l'exploration de l'ignorance comme vecteur de découverte et de dérangement du monde. D'où parle-t-on ici, qui parle et pour qui ? Finalement, qu'il s'agisse de folie ou d'art, l'auteur réclame d'« en finir avec la mesure exacte » et les étiquettes qui échouent à « maîtriser le vivant ». C'est bien. Mieux vaut se garder une marge.

Artiste participant et collaborateur à l'ouvrage (bien des fous, aussi, sont capables de discourir sur leur propre maladie !), Alain-Martin Richard avait reçu le mandat de couvrir l'événement et d'exécuter une performance en conclusion. Il explique d'abord l'origine militaire, les tenants et les aboutissants du véritable bouquin *DSM*, bible de référence des psychiatres pour évaluer la santé mentale de leurs patients et livrer un diagnostic implacable assorti d'une médication. On aura compris, dès lors, la nature pastiche du *DSM-V+* de Folie/Culture qui souhaite « prendre à contre-pied la classification imposée par le *DSM-V+* », cela avant la parution officielle de la cinquième édition médicale. On retrouve dans cette nomenclature non autorisée plusieurs « maladies oubliées » de l'institution psy, celles que les artistes avaient été invités à créer ou à décrire dans une

présentation de leur choix au cours de l'événement.

Ce qui précède (le parallèle folie-art et les propos autour du *DSM*) situe parfaitement l'essence de l'événement dont le livre fait état. Dans le reste de son chapitre, Alain-Martin Richard nous introduit de façon vivante et précise aux résultats probants des manifestations 2006 que l'on peut apprécier plus en détail dans les quelque 90 pages qui suivent. Cette présentation de l'auteur, dans le style qu'on lui connaît, témoigne bien de l'atmosphère de ces journées qui se voulaient « une dérive en dehors du monde psy », « un maelström intense » en référence au « plaisir » et au « désir », « une exploration du monde sensible à même nos intelligences désarçonnées ».

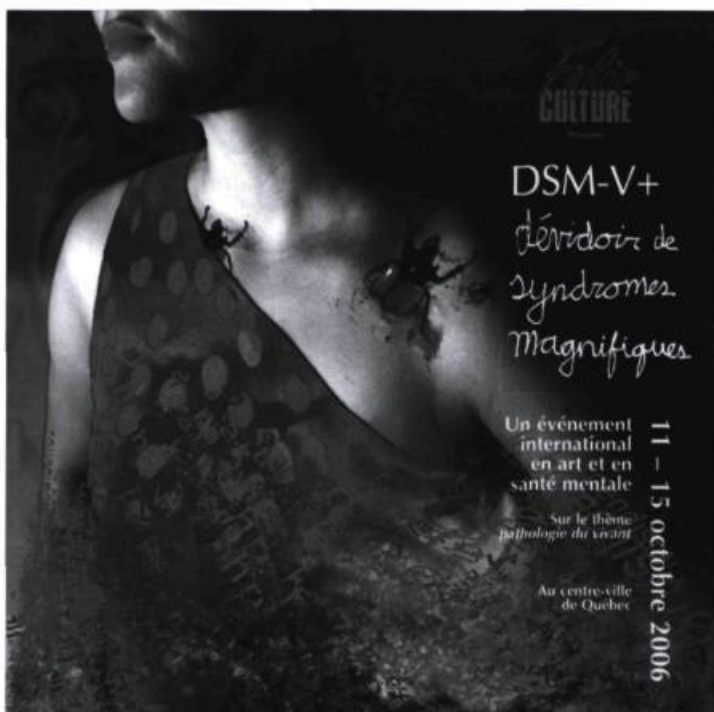
De manière plus terne j'en conviens, je reprends mes propres termes pour résumer ce qu'il en est. La programmation de *DSM-V+*, *dévidoir de syndromes magnifiques* a réuni près de 80 invités : artistes, chercheurs, psychiatres et journalistes de réputation internationale, intervenants sociaux et usagers, sans oublier un public assidu, qui ont débattu chacun à leur manière des méthodes de diagnostic, de la médicalisation et du rôle croissant de l'industrie pharmaceutique dans le domaine psychiatrique. Cinq jours regorgeant d'animations interactives avec des spectateurs sensibles à la problématique : des conférences pointues et décapantes, un laboratoire de théâtre dérangent, un *Putain de bal masqué pervers* assorti de performances, des manœuvres urbaines, des films, des vidéos, des installations et autres

manifestations visuelles avec la collaboration des centres et groupes de Méduse. Tout cela gravitait autour d'un café-rencontre au centre-ville, quartier général où l'actualité de l'événement était commentée et animée chaque midi lors des *DSM-V+* à vif<sup>3</sup>.

#### Du besoin de parole à l'urgence de sens

Dans un texte fort intéressant, Nicolas Reeves revient justement sur le contenu et la forme de ces rencontres à vif quotidiennes, tenues dans l'ancien cabaret Baril d'Huitres. Il souligne au passage que peu de spécialistes s'y trouvaient ou, si cela était, ils ne prenaient pas la parole. Plusieurs des participants étaient des gens « extraordinairement normaux », passants que l'on croise dans la rue, mais dont les comportements atypiques ont pu les faire cataloguer comme anormaux. Après leurs interventions au micro, il observe que la « prise de conscience de la folie, plutôt qu'un diagnostic, s'installe comme un processus interactif ». Alors qu'une spectatrice parle de la psychose comme d'un « théâtre de la souffrance » qui indique au regardeur « où agir pour soulager », l'animateur Guy Sioui Durand constate qu'« aucune folie n'existe si personne n'est là pour la déclarer ». Dans cette entreprise pour débusquer la folie, dit Nicolas Reeves, la logique n'est pas « garante de la santé mentale » : la folie peut en effet créer des scénarios « impeccablement logiques » et la normalité s'appuyer sur des scénarios totalement irrationnels.

L'auteur réfléchit sur la thématique du « sens » qui, dit-il, à travers les tables rondes. Plusieurs ont décrit le sens comme « le point d'arrimage entre l'art et la folie », l'une des propositions les plus fécondes de l'exercice, selon Reeves. Mais on voit bien dans son texte que cet arrimage redemande constamment d'être assumé. Question d'arrimer les individus autour du sens, il démontre avec pertinence comment, au fil des journées, les débatteurs ont abandonné leur protocole traditionnel pour descendre dans la salle et se rapprocher progressivement du public (s'arrimer, dirait-on), suscitant ainsi des discussions plus intenses. Question d'arrimer les paroles autour du sens, en regard des termes proposés pour alimenter le débat, l'auteur pointe l'écart sensible (le manque d'arrimage, dirait-on) entre les mots proposés par les débatteurs et ceux avancés par les participants, ces derniers manifestant un profond désir de communiquer.



Enfin, Reeves rappelle le dernier midi *DSM-V+* à *vif, post mortem* du *Putain de bal masqué pervers* (voir plus loin dans le texte). Ici et là se sont quelque peu effilochés les arrimages. Le lendemain du bal, on a débattu chaudement de « l'attitude de certains artistes qui, face à des non-artistes, dupliquent exactement celle de certains médecins face aux profanes ». Cela a ouvert la porte à l'effet de certaines pratiques artistiques, au rôle des artistes (rôle que certains réclament non imposé), à leur implication sociale, à leur utilité ou leur non-utilité (toujours en rapport avec la folie, évidemment) et au fait qu'il vaut mieux être inutile que nuisible. De la porte ouverte à la voix, Luc Vigneault soutient que les artistes devraient se faire les porte-voix des fous. D'autres prêchent pour un art qui ferait du bien plutôt que de provoquer, sur quoi des artistes s'interrogent sur la « transgression légalement autorisée », sur les « pratiques provocatrices encadrées par des règles de provocation ».

Pour en revenir au sens, puisque « le cerveau est une machine à fabriquer du sens, quoi qu'il advienne », Nicolas Reeves conclut à partir de *L'essai d'extraction* réalisé par Alain-Martin Richard : « [C]elui qui contemple le délire du fou sans tenter de le comprendre restera ouvert aux sens inattendus qu'il propose. » *Procédé fertile*, dit Reeves, dans lequel on dissocie la forme des mots de leur signification, tentant d'échapper à la « tyrannie du sens ». C'est l'attitude que je mets en pratique devant cette analogie « immédiate » que nous propose l'auteur entre « devenir fou pour traverser les grilles et devenir artiste pour transgresser les codes ».

#### Foutre le bordel au Bal des certitudes

Il s'agit bien de la série de conférences à l'affiche dont Benoît Côté nous parle ici, et non du *Bal masqué pervers*. Constituant le volet pointu de *DSM-V+*, *dévidoir de syndromes magnifiques*, il est clair que les communications livrées à cette occasion nous arriment moins à l'art qu'à la réalité quotidienne et physiologique de la folie. Mais qui sait, en y regardant de près...

Benoît Côté déplore d'abord, et j'abonde, l'assistance réduite. Dommage en effet que cette rareté des spécialistes et des décideurs en santé mentale par rapport à la richesse des exposés et des réactions suscitées. Une absence qui justifie bien le mandat de Folie/Culture.

Paula J. Caplan (docteure en psychologie, chercheuse et auteure ;

É.-U.) a dénoncé le manque de rigueur scientifique du « vrai » *DSM* et la collusion de la psychiatrie avec l'industrie pharmaceutique, notamment dans la rédaction de ce manuel.

Patrick Coupechoux (journaliste et auteur d'*Un monde de fous : comment notre société maltraite ses maladies mentales* ; France), inspiré par la situation en France, met le Québec en garde contre la « sanitisation » de la misère, la médicalisation des problèmes sociaux de l'existence et les politiques d'exclusion néolibérales. Le contrôle social de la folie fait partie d'une plus vaste stratégie dans laquelle les marginaux deviennent des « objets à gérer ».

Jörg Blech (journaliste ; Allemagne) fait la démonstration que « l'industrie pharmaceutique veut notre santé à tout prix » en inventant constamment de nouvelles maladies.

David Cohen (docteur en travail social, chercheur et enseignant ; É.-U.) prône l'automédication, soutenant que l'autorité légale de prescrire est une question politique et non médicale. En fait, monsieur et madame Tout-le-monde en sauraient autant que le psychiatre sur ce qu'il convient d'avalier, notamment grâce au développement des forums de discussions sur Internet. Son discours choc a soulevé beaucoup d'objections dans la salle, surtout de la part des usagers de médicaments psychotropes. Comment s'assurer que les patients sont toujours en mesure d'identifier la médication adéquate, d'évaluer la posologie et de la respecter ?

Philip Thomas (chercheur ; Angleterre), avec d'autres, a fondé le courant critique de la « postpsychiatrie ». Dressant les symptômes du TDM (trouble de domination du monde), il en nomme avec humour un célèbre exemple : G.W. Bush. Il s'en prend à la « culture de la rationalité et du moi individuel », mâle et blanche, issue du siècle des Lumières. Il appelle une autre culture, plus féministe, postcoloniale, qui orienterait le discours sur la détresse et non la solution technique et rationnelle des problèmes. La folie y serait considérée « comme le spectre de toutes les différences humaines ». Eh bien ! Voilà qui permet un arrimage évident...

#### Manœuvres villageoises et interventions ruerales

Alain-Martin Richard signe un autre texte dans lequel il parle des interventions *ruerales* et des manœuvres *villageoises*, en ce qu'elles ont lieu dans un contexte de proximité : celui de la rue, des

passants rencontrés, du hasard croisé. Beau morceau d'analyse qui nous plonge véritablement au cœur des « syndromes magnifiques ». Ponctuant sa description d'éléments de définition et de réflexions sur ce qu'est la manœuvre (ou l'intervention, ou la performance), l'auteur met en relation celles des quatre artistes invités, qui ont travaillé de manière très différente, suscitant aussi des réactions fort différentes : « Alors que Cotton séduit, que Dumais intrigue, que Barré indispose, Noizefer provoque. » Le grand intérêt de ce chapitre, pour moi, réside justement dans l'attention qu'on porte à la tombée de l'art dans la rue, à l'impact de l'incontrôle, de l'inconnu, du « dérangement du monde ».

*Maladie d'amour*, de Claudine Cotton, « aux limites du kitsch et de l'action exemplaire, [...] ne joue pas dans le spectaculaire ». Elle arpente la rue, pénètre dans les commerces, accompagnée ou non d'un quatuor vocal, ouvrant ici et là un chœur musical qui diffuse cette chanson jadis populaire d'Henri Salvador. Les oreilles sont séduites, le cœur est reconforté, l'accueil amusé.

*La possessivité*, elle, se promène dans les bus et à pied, dans la ville. Christian Barré et sa blonde Véronique Garneau Allard s'engueulent un peu partout sous le nez des passants ahuris qui, pourtant, en ont vu d'autres. Mais il y a ici quelque chose d'insolite...

Trop c'est trop. La provocation attire la provocation. *Diagnostic de l'affectivité bruyante* (Noizefer CWU) suscite des réactions négatives. Il y a cet affublement impossible : masque, salopette blanche, cagoule rose et poils vulgaires. Il y a ce comportement antisocial, ce chariot rempli de trucs que l'on déballe sur le trottoir, de papiers que l'on placarde, cette radio intempestive, tout ce « bruit dans le bruit de la ville ». Les gens protestent, nettoient. Eux restent de marbre, « ils attaquent » l'ordre convenu, « opposent à l'urbanité la barbarie ».

*A priori* et à l'opposé, le *Woman Act for New Fathers* de Cindy Dumais apparaît inoffensif, voire sympathique. À peine visible. Une fausse femme enceinte qui se ballade avec fleurs et moufles de bébé qu'elle offre à qui comprend que c'est gratuit. Or, le don gratuit peut quand même inquiéter. Et puis il y a ces autocollants avec idéogrammes où le masculin paternel l'emporte sur le féminin maternel.

En regard du thème de la pathologie du vivant, chacun des artistes

se serait inspiré des comportements catalogués dans le *DSM* comme pathologiques. Selon Alain Martin-Richard, Cotton et Dumais ont joué sur le manque à combler, manque d'amour pour la première, insistance sur le don et le détournement pour la seconde. Barré a exploité la possessivité (jalousie), l'exhibitionnisme et le voyeurisme ; Noizefer, le besoin d'affection transformé en affectivité intempestive, en manifeste de bruit.

L'auteur termine sur des classifications qui ne manquent pas (pour moi) d'interpeller, pour de vrai, l'arrimage entre l'art et la folie. D'abord, il pose que, contrairement à Cotton et Dumais, les autres artistes n'attendent rien du public. Leurs actions se suffisent à elles-mêmes. *Diagnostic de l'affectivité bruyante*, en s'imposant comme une revendication dans l'espace, serait une performance. Barré quant à lui effacerait « la ligne floue entre la vie et la manœuvre ». Il s'ensuit une interrogation : « L'intrusion dans la sphère publique est-elle ici l'expression de l'artiste ou la simple revendication de l'artiste d'éprouver un sentiment courant et le manifester publiquement comme tel ? Mais sans jamais dire qu'il s'agit d'un subterfuge ? La question reste en suspens entre art et vie. »

Pour paraphraser, je dirais que la question demeure en suspens entre art et folie. Car l'intrusion dans la sphère publique du fou n'est-elle pas aussi sa revendication d'éprouver un sentiment courant (pour lui en tout cas) et de le manifester publiquement comme tel ? La différence est qu'il n'y a pas de subterfuge en ce



Photos > Ivan Binet

> Christian Messier

qui le concerne. À moins, comme le suppose l'analogie de Reeves, qu'il choisisse de « devenir fou pour traverser les grilles ». Ce dont je doute. Par contre, il est fort possible que le fait de traverser les grilles puisse vous rendre fou, soit réellement, soit dans le regard d'autrui. Comme il est fort possible que celui de traverser les grilles puisse faire de vous un artiste. Quant à débusquer ou à avouer qu'il y a un subterfuge, la réponse n'appartient pas seulement à l'artiste ou au fou. Il faut bien un interlocuteur, un témoin à qui avouer, à qui exprimer ce qui, autrement, se retournerait contre vous.

Jean-Pierre Vidal (voir plus loin) le dit dans son article : « [C]est le regard qui engendre des monstres et c'est le regard qui les défait. » Cette reconnaissance du subterfuge appartient donc aussi au public, car « aucune folie n'existe si personne n'est là pour la déclarer ». Certains fous, comme certains artistes, passent inaperçus. Dans une situation d'incontrôle, d'inconnu et de « dérangement du monde », l'artiste brandit son statut d'artiste et le fou réfute son statut de fou. C'est pourquoi je pense que, pour Barré comme pour Noizefer, le public est essentiel à l'action. Ce qui n'empêche pas, il est vrai, et comme le dit Alain-Martin Richard, qu'il y a « dans les manœuvres un potentiel rassembleur que la performance vient dissoudre ». Et cela m'oblige ici à sauter plusieurs chapitres pour retomber dans le jardin du *Putain de bal masqué pervers*.

Au regard d'un nain de jardin planant au-dessus de ce *Putain de bal masqué pervers* !

C'est un régal de lire l'article de Guy Sioui Durand qui, de son point de vue de nain de jardin assumé, a su trouver son plaisir dans ce bal malgré le danger qui « menaçait les pratiques provocatrices encadrées par des règles de provocation ». Jouissant d'une double *pathologie* en raison de son statut de nain et d'Indien, Sioui Durand fait une description humoristique mais juste de cette soirée de clôture de l'événement (excluant le *DSM-V+ à vie* du lendemain) qui s'est achevée par le lancer d'un des nains de jardin fabriqués par les membres de l'Atelier de la mezzanine. Pour résumer, je cite des extraits de son texte dont le style, ici, ne reflète pas la verve « nanoartistique » de l'ensemble :

Aller au bal a quelque chose de magique. L'imaginaire est spécifiquement touché, alimenté des contes de fées, des romances aristocratiques ou cinématographiques. S'il s'agit d'un bal costumé et masqué, alors tout est permis. [...] La formule du cabaret, avec tables, service de boissons et animation ne pouvait que renchérir. [...] Il y avait foule dans la grande salle de Méduse. Une assemblée bigarrée, colorée, nerveuse et encline à fêter et à danser. [...] Or, beaucoup de gens présents n'avaient aucune idée de la nature critique envers l'univers de la santé mentale du fol événement. Un grand nombre n'était point familier avec ces « manipulateurs de symboles » que l'on appelle les performeurs. D'où les clameurs, certains s'esclaffant, commentant à voix haute, s'interrogeant, s'impatiant même lors des prestations.

Les performances en question s'inspiraient avec plus ou moins d'évidence de la « pathologie du vivant ». Durant la soirée, ont défilé les Christian Messier, Nahed Mansour, Suzanne Joly, Julie Andrée T, Nathalie Derome, Héléne Matte, Roi Vaara et Fermières Obsédées. Toutes les stratégies étaient à l'œuvre : éblouissement, poésie, hyperréalisme, confrontation, divertissement, démesure, dialogue, chant, rituel, orchestration. Un défilé, donc, et comme le remarque l'auteur, une longue soirée d'attente pour une foule bigarrée trop encline à fêter.

Pour en avoir été, je dois préciser que dans cette foule se trouvaient aussi des gens très concernés par une pathologie, des gens luttant contre leur détresse. Je les avais vus lors des conférences au cours de la semaine. Certains étaient assis à ma table, d'autres autour de moi. Devant des performances comme celles de Nahed Mansour (évocation de l'obsession maniaco-compulsive) ou de Julie Andrée T (évocation de la mutilation, du masochisme), ils n'ont pas chahuté mais sont sortis. Bouleversés. Il y avait aussi un spécialiste, un conférencier qui, lui, aimait bien. Lui, il n'était pas fou. Qu'est-ce à dire ? Ce sont des situations comme celles-là qui me titillent et me turlupinent l'esprit quand on veut arrimer art et folie. Non point parce qu'il n'y a pas de rapport. C'est que, en quittant la salle, les gens disaient que c'était justement de ça qu'ils voulaient guérir.

#### Le regard atterré et l'envol de l'imaginaire

Je fais un lien et je conclus avec les commentaires de Jean-Pierre Vidal à propos des photos troublantes de Matthieu Brouillard exposées à VU. Soulignant le « réalisme de reportage » mettant en scène « la pauvreté, la solitude, le délabrement des corps et des lieux », il dit que « surtout le sens ou même simplement le but échappe au spectateur ». Il parle du « récit auquel immanquablement va se livrer quiconque regarde ces images : une interactivité autrement plus forte que celle de bien des performances se déploie [...] dans ce piège qui est tendu à l'imaginaire du spectateur, un piège dont il ne peut se déprendre qu'en se mettant littéralement à fantasmer. [...] Comme si l'image retournait au rêve et à l'incertitude des scènes qu'il produit et des corps qu'il met en scène. Au rêve ou à cet espace indistinct que l'on appelle commodément la folie ».

Cela me rappelle un article d'Adrien Thério à propos d'un livre

de Serge Provencher paru il y a plusieurs années chez VLB : *Erreur sur la personne : Cinq malades mentaux se racontent*. Provencher disait que les cinq personnes internées l'avaient été à un moment de leur vie « où s'évanouissait la disposition à produire ». Le dérèglement incapacitant s'était produit dans quatre des cas à la suite d'une peine d'amour. Il était par ailleurs toujours question d'amour dans les cinq témoignages. Une perte d'amour qui conduisait pour tous au rêve : « Un rêve dans lequel on se perd. »

Pour revenir à Vidal, ajoutons qu'il écrit aussi cette phrase qui pourrait bien résumer les effets de notre regard posé sur l'art ou la folie. À défaut de pouvoir définir les frontières de l'un et de l'autre, je dirais qu'il faut ressentir et assumer que nous ne savons pas toujours vraiment où nous nous situons : « [C]est bien l'émotion qui nous étreint quand nous sommes pris par des images qui nous parlent irrésistiblement de nous dans l'étrangeté même et qui réciproquement nous rendent, en même temps, étrangers à nous-mêmes et comme objectivés. » ■

#### Notes

- 1 Souligné par l'auteur.
- 2 Souligné par l'auteur.
- 3 Cf. Bazzart, dossier « L'art engagé », vol. 1, n° 3, juin-août 2007, p. 43-45.



> Nathalie Derome



> Julie Andrée T

Jacqueline Bouchard est artiste, anthropologue et auteure. Elle a récemment effectué une résidence d'écriture au Brésil et termine présentement un ouvrage sur les processus de création en relation avec la nature. Elle a produit un essai sur l'art amérindien contemporain (1990) et publie régulièrement dans des revues culturelles et universitaires des textes portant sur les domaines des arts visuels et du théâtre. Outre des œuvres littéraires de différents genres, elle poursuit sa pratique en arts visuels.